

A P E A L



OeUVRES SUR PAPIER

الفن المطبوع | Works on Paper

April 30 - May 28 - June 25

#works_on_paper

Dans le cadre du programme "Un musée en devenir", l'**Association pour la promotion et l'exposition des arts au Liban (Apeal)**, avec la contribution de **Temporary Art Platform (TAP)**, a commandé à douze artistes contemporains libanais des interventions dans quatre journaux de la presse quotidienne: *Al akhbar*, *Assafir*, *The Daily Star* et *L'Orient-Le Jour*.

Curatoriat: *Amanda Abi Khalil*

DANS CE JOURNAL

Caline Aoun intervient avec *Au Lendemain*, une image prise à partir d'un découpage de *L'Orient-Le Jour*. Ce minuscule morceau de journal, tiré de son contexte original, a été scanné et imprimé à plusieurs reprises - avec une imprimante presque vide de son encre - jusqu'à ce que l'image atteigne une taille relativement grande. Le résultat est une image épuisée, signe d'un monde saturé d'images de medias. Le mot retenu, *Au Lendemain* refère au cycle d'une journée qui rythme la vie d'un journal quotidien mais aussi à la notion de renouvellement qui promet de jours meilleurs.

Caline Aoun, née en 1983, vit et travaille au Liban.

www.caline-aoun.com

TEMPORARY . ART . PLATFORM

Exposition

Hasards techniques et destins dalidesques

La cinéaste Rania Stephan, habituée du MoMa (Museum of Modern Art de New York) et de la Fondation Louis Vuitton à Paris, présente pour la première fois son travail, exceptionnellement fait de vidéos mais aussi de photos, à la galerie Marfa'.



Le rendu flou, original, poétique et captivant renvoie directement aux thèmes développés par l'artiste, mais aussi au hasard artistique.

Olivier GASNIER DUPARC

Qu'est-ce qui fait qu'une galerie choisit de travailler avec un artiste et qu'est-ce qui fait qu'un artiste décide de travailler avec une galerie ? La qualité de l'œuvre, les personnalités des uns et des autres, les potentiels commerciaux des uns et des autres et parfois, aussi, le destin, le naturel, le « hasard qui fait bien les choses ». C'est ce qui est arrivé à Rania Stephan et à la galerie Marfa'. Sa dernière exposition, « On Never Being Simply One » que l'on pourrait traduire en « sur le fait de ne jamais être seulement unique », est un travail sur les différences entre images fixes et mobiles, entre le visible et l'invisible et sur

la révélation de la trace de l'absence originelle. Centrée sur deux des travaux les plus connus de Rania Stephan, le film *The Three Disappearances of Soud Hosni* (Les trois disparitions de Soud Hosni) et le work in progress « Memories of a Private Eye » (Mémoires d'un œil privé), l'exposition présente plusieurs séries de photos et de vidéos.

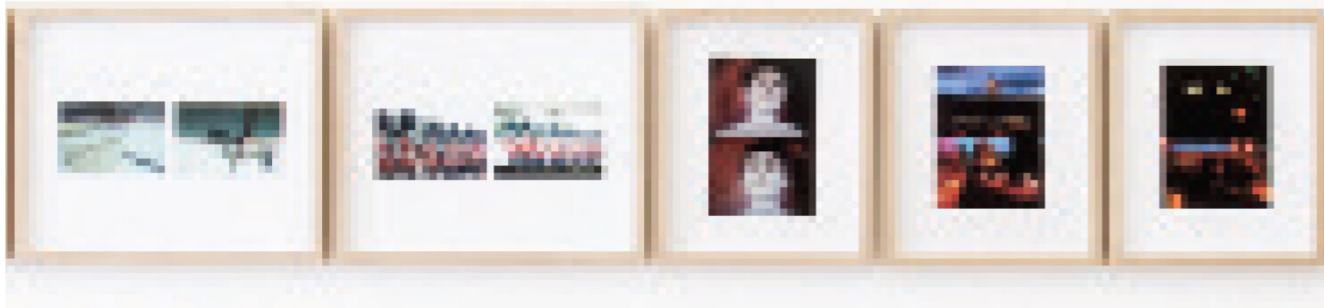
Images uniques

La première série est le fruit d'un hasard technique. Alors que l'artiste avait décidé de numériser ses premiers films analogiques, elle est tombée sur des images uniques, la fameuse image sur 24 que l'œil ne peut pas voir, sauf à s'arrêter dessus. Ce qui n'est plus possible au-

jourd'hui l'était quand on coupait physiquement ou montait physiquement les films. Nous sommes donc ici en présence d'images uniques, faites de superpositions hasardeuses de deux images, en créant une troisième, inventée. Le rendu, flou, original, poétique et captivant renvoie directement aux thèmes développés par l'artiste mais aussi au hasard artistique. Soud Hosni est une actrice égyptienne à destin dalidesque, adulée dans son pays, présente dans plus de 82 films de 1957 à 1991. Elle a eu une fin aussi tragique que mystérieuse à Londres, en 2001, tombant de son appartement au 7e étage. Elle a fait l'objet d'une enquête artistique de la part de Rania Stephan, *64 Dusks*, pendant

laquelle l'artiste a filmé chacun des 64 crépuscules de sa résidence à la Serpentine Gallery, à l'heure du décès de l'actrice, à 21h30 précises, tentant de capter une dernière image de son sujet. Soud Hosni est la pierre angulaire du rapprochement entre Rania Stephan et Joumana Latif Asseily, la dynamique propriétaire de la galerie, et le hasard a joué un grand rôle dans leur vie commune, comme le montrera la dernière pièce de l'exposition, illustrant parfaitement cette phrase du grand Milan Kundera : « La valeur d'un hasard est égale à son degré d'improbabilité. »

*L'exposition dure jusqu'au 30 juillet, à la galerie Marfa'.



Les photographies de Rania Stephan exposées pour la première fois à la galerie Marfa'.

Théâtre

Adolf a tué Adolphe !

À l'affiche du théâtre Monnot, « Le prénom »* de Mathieu Delaporte et Alexandre de la Patellière où cinq acteurs sont mis en scène par Nadine Mokdessi.

Les discussions et les rires fusent au théâtre Monnot où Nadine Mokdessi met en scène *Le prénom* de Mathieu Delaporte et Alexandre de la Patellière. Soudain, trois coups résonnent avec force marquant le début de l'intrigue, secouant la scène et l'assemblée. Ils viennent faire taire les bouches, figer les spectateurs, allumer dans leurs yeux la curiosité. Peu à peu, le rideau se lève. Sur scène, une vie de couple, une peu banale, aux airs de déjà-vu, commentée avec désinvolture par la voix d'un narrateur invisible : celle du frère de l'épouse et l'ami du mari venu annoncer le nom choisi pour son enfant.



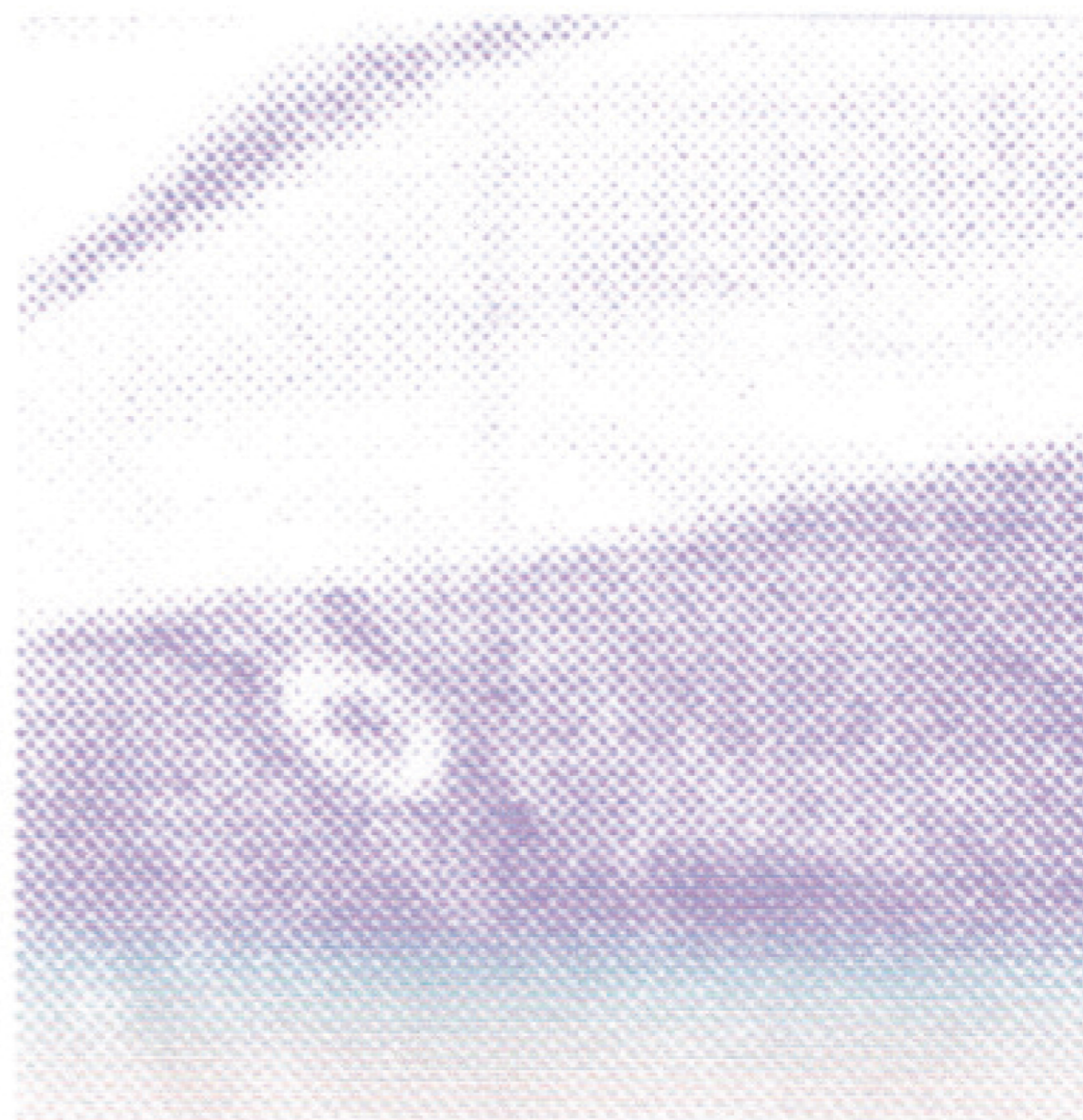
« Le prénom » de Nadine Mokdessi.

« Adolf », le père se défend d'un « Adolphe ». Adolphe ? Du roman de Benjamin Constant, bien évidemment. Cette plaisanterie ne fera rire que celui qui en est l'inventeur. Et le public qui applaudit. Derrière ces noms

déguisés, ce sont leurs griefs et leurs mesquineries qui tombent sur scène. Et leur humanité. Une comédie bien menée, avec une légèreté à la française.

*La pièce « Le prénom » de Mathieu Delaporte et Alexandre de la Patellière se donne au théâtre Monnot avec une mise en scène de Nadine Mokdessi. Jusqu'au 6 juin, à 20h30.

D.C.



Au lendemain

Installation

Aimer les corps, ce n'est pas aimer les êtres

L'artiste Noor Haydar explore une féminité ambiguë, à travers son exposition « The Absent Present » à Minus 1, ainsi que ses travaux divers regroupés sous le nom de « Loose Ends ».

Mira TFAILY

Corps consumés par les fièvres nocturnes, corps habillés et démaquillés, corps exposés aux regards des passants sur le sable : Noor Haydar a déserté l'âme pour mieux déchiffrer son temple. Diplômée d'arts graphiques de la Lebanese American University, l'artiste puise son inspiration dans la ville qu'elle habite : Beyrouth, qui influe sur les comportements des femmes, amantes, artistes ou citoyennes, ainsi que sur la perception de leurs enveloppes charnelles.

La femme est façonnée par l'image que l'autre lui renvoie. Cet autre, c'est également le spectateur, intrus et complice, intime et étranger : Noor Haydar inclut chacun de ses visiteurs dans ses œuvres interactives.

Dans son installation « The Absent Present », Noor Haydar place la femme face à la mer, sur la seule plage publique de Beyrouth, Ramlet el-Baïda. Armée simplement de la caméra de son téléphone portable, elle reste assise sur le sable et enregistre les silhouettes et les regards qui défilent. La maladresse des comportements sociaux qu'elle observe se traduit sur les visages fuyants des observateurs qui la regardent en coin : leurs profils défilent sur un écran placé en face du sable de la plage qu'elle a disposé dans sa galerie. Absorbés par ces sables émouvants, les regards impudiques qui pèsent sur le spectateur questionnent le respect, à l'égard de la plage jonchée de déchets, de la ville éclatée et chaotique, de l'autre et de soi.

L'artiste empoigne à bras les corps ces châteaux de sable éphémères, et lorsque les silhouettes, lassées de dévisager la femme assise au soleil, s'échappent, l'artiste et la mer restent. Noor Haydar désire explorer « la vanité des traces de notre passage évanescant » ;



Noor Haydar inclut chacun de ses visiteurs dans ses œuvres interactives.

ces corps féminins qui traînent leurs ombres s'appréhendent par leurs détails les plus intimes, comme les traces incarnat laissées par leurs fards et rouges à lèvres sur les cotons démaquillants que l'artiste a suspendus à un mur. Ou

encore les poils désincarnés qu'elle peint sur ses toiles et qui s'entremêlent pour former des calligraphies filandreuses. La fascination de Noor Haydar pour ces corps anonymes et la fugacité des regards maldroits qui s'attachent à eux

révèlent qu'en définitive pour l'artiste, aimer les corps, ce n'est pas aimer les êtres.

*Espace Minus 1, imm. Moutran, Zaroub el-Haramié, Tabaris, Achrafieh. Jusqu'au 29 mai, de 15h à 22h.

Beirut Design Week

par Gilles KHOURY

Collaborations, curations, installations ? On ne badine pas avec le « design »...

Impressions mitigées post-événement où le terme design a été quelquefois relégué au deuxième plan et maintes fois employé à tort et à travers...

L'Orient-Le Jour était parti pour saluer bien bas les efforts laborieux fournis pour la mise en place et l'organisation de la Beirut Design Week. Un parcours emballant la ville d'une étreinte bienveillante, des acteurs bariolés et enjoués, des portes ouvertes à tout vent et des nuits blanches et fauves qui nous ont renvoyés aux temps bénis d'un Beyrouth souriant. Et puis, suivant le chemin tracé par les fanions rouges et au passage assez mal organisé, nous nous sommes retrouvés finalement face à une évidence : la Design Week, c'est surtout de la poudre aux yeux. Beaucoup d'euphorie et une énergie palpable comme l'on sait si bien en injecter ici, mais toutefois à la faveur d'un design tristement recalé au deuxième plan, et c'est un euphémisme. À quelques

exceptions près évidemment, pour être justes et ne pas jeter tout ce beau monde dans un même panier de lacunes (cf. notre top 10).

Les mêmes héros

Les voix des moralisateurs bienséants se cachant sous le nœud du « La critique est facile ! » et affirmant que « cet événement a réanimé Beyrouth, et c'est déjà ça », se font déjà entendre. Ils n'ont pas tort, mais le prétexte de secouer ce pays ronflant suffit-il à continuer de faire des choses, quitte à les bâcler ? La bonne volonté justifie-t-elle l'amateurisme ? Aussi, est-il impossible pour les Libanais, qui ont pourtant su sortir du lot partout dans le monde, de joindre professionnalisme et patriotisme quand il s'agit de design ? Car le problème réside bien là : de peur d'être

classés parmi les insatisfaits, pessimistes, voire réacs, on s'est vu applaudir à tout prix, jetant un voile pudique sur les manquements de cette Design Week et ses vedettes. En d'autres termes, c'était la semaine des héros, ces créateurs que l'on n'a pas manqué d'écarter de compliments et d'effusions, de « Sublime ! Tu t'es surpassé », alors que ce sont souvent les mêmes choses qu'ils resservent depuis plusieurs saisons. Dans ce même ordre d'idées, quand cessons-nous de nous extérioriser les paumes à force d'applaudir nos usual suspects, d'acclamer ces mêmes signatures ? Qui sont de qualité, certes, mais qui se sont téléportés d'événement en événement, alors que l'objectif de ce genre de dispositif est justement l'inverse de cela : mettre en lumière des talents

moins marketés, défricher des talents moins connus...

M. et Mme designers

Parallèlement, de la manière la plus absurde, à coups de curations, de collaborations, d'installations, des termes tellement galvaudés mais pour lesquels on décroche normalement des diplômes, c'est monsieur et madame tout le monde qui se sont improvisés designers. Pire, il aura suffi à deux copains de « collaborer » sur une paire de tables basses ou un sex-toy, à une boutique de sabrer du champagne ou à un label de mode de lancer sa collection printemps-été 2016 pour faire partie de cette semaine initialement dédiée au design. Selon qui et sur quels critères ? La réponse demeure inconnue. Cela dit, toutes

ces initiatives font réellement sourire à une époque de fainéantise généralisée, seulement n'aurait-il pas été plus judicieux, et surtout plus juste, de les rassembler sous un événement qu'on baptiserait Festival de la créativité ou Semaine portes ouvertes ? Sans ternir et vulgariser le terme « design » en lui épinglant tout et n'importe quoi. Car à ce rythme, ce sera bientôt le légumier du coin qui fera une « installation » avec une caisse de pommes et deux pastèques et voilà qu'il intégrera le calendrier de la Design Week. Aux côtés de ceux qui se sont déjà auto-proclamés designers, alors que de là à se prendre pour Charlotte Perriand, Achille Castiglioni, Jean Royère, Giò Ponti ou autres sommets de naguère, il y a encore du boulot...

Six moments que « L'Orient-Le Jour » a retenus de la BDW

« ANTS & PLANTS » DE NADA DEBS

Cette fois, la designer libanaise a abandonné sa zone de confort pour explorer de nouveaux territoires et se positionner là où on ne l'attendait pas. « J'ai abandonné mes trois signatures : le nacre, les gravures arabesques et les pièces rectilignes en conservant toutefois mon attachement à l'artisanat local », raconte celle qui a conçu une collection d'une pureté doucement organique. Des petits bols en bois d'olivier s'offrent une sorte de deuxième peau dans des incrustations de cuir aux motifs de feuilles d'arbre. Et sur les tables basses, des disques de bois d'acacia ont l'air de flotter ou d'être envahis par une colonie de fourmis...

LE LABEL SALIM AZZAM CHEZ STARCH

Sur les vêtements de Salim Azzam, qui insiste « sur le fait que je ne suis pas créateur de mode », les broderies vous situent immédiatement dans un fief de la montagne libanaise. Bonne piste. Le jeune storyteller, au sourire cotonneux comme un nuage, raconte l'histoire des femmes de son village Bader du Chouf à travers ses illustrations qu'il a ensuite appliquées en broderies autour d'une collection délicate et délicieusement nostalgique...

« 13 CHAIRES » À LA SMOGALLERY

13 chaises, 10 artistes, 1 client. Voilà la description de l'exposition. Dans le cadre d'un projet résidentiel mené par Gregory Gatsleria, l'architecte propose à neuf autres artistes de se joindre à lui en créant chacun une chaise de salle à manger. Et voici que Georges Mohasseb, Carla Baz, Karim Chaaya, Bokja, Sara Beydoun, Doreen el-Zein, Eva Szumilas, Diane Moreau et Nada Debs se sont plu à réinventer la chaise iconique « Laclasia » de Jesus Gasca pour Stua. La pièce de Carla Baz, à la manière d'un boulier, est garnie de sphères laquées et colorées. Karim Chaaya a conçu une Lucky Strike Chair avec des pieds aux formes d'allumette et dont une est carbonisée. Gregory Gatsleria s'est aussi prêté au jeu en imaginant « For Me », une chaise de laquelle se serait emparée une colonie de fourmis. Quant à Georges Mohasseb, il s'est inspiré du festival de la tulipe en Hollande pour éblouir sa chaise « des couleurs du soleil ».

LA KEFFIEH ANTIBALISTIQUE DE SALIM AL-KADI CHEZ GEEK EXPRESS

Importer du kevlar (matériau antibalistique) des États-Unis au Liban, apprivoiser cette nouvelle matière, la travailler jusqu'à en concevoir une keffieh : voilà le pari fou que s'est lancé Salim al-Kadi, cet architecte de formation, il y a à peine trois mois. Sa keffieh K29 001, brodée à la main, est exposée chez Geek Express, « comme une réflexion philosophique sur notre époque qui apporte finalement plus de questions que de réponses ».

« CINÉMA MONACO » DE RAMI DALLE

Rami Dalle a ouvert les portes de son atelier/appartement de Bourj Hammoud, ce lieu inspiré et inspirant où il a l'habitude de tirer l'épée de sa créativité en toute intimité. Laisant l'espace intact, « comme un work in progress, un hommage aux artisans locaux », il y a incorporé l'ambiance feutrée du Cinéma Monaco de Bourj Hammoud, « fermé de force il y a quelques années », à travers des projections sur le mur comme les réminiscences d'un passé encore fumant...

« LEATHERSCAPES » DE MARC BAROUD À LA GALERIE JOY MARDINI

À l'occasion de l'ouverture de sa galerie, Joy Mardini recevait Marc Baroud pour une exposition intitulée « Leatherscapes ». Soit des morceaux de cuir qui se tordent et se plient jusqu'à prendre la forme d'un objet fonctionnel. Belle manière « d'adapter l'objet à la matière, et d'éviter le moindre gaspillage », explique l'artiste, comme un clin d'œil au thème de la Design Week de cette année.

« ONE CARPET LOVE » CHEZ IWAN MAKTABI

« One Carpet for Love » est la deuxième édition d'un projet créé par Iwan Maktabi, qui réunit Bokja, Rana Salam, Orient 499, Maria Group, Karim Chaaya, Marwan Sahmarani, Karen Chekerjian et Mohammad Maktabi. Mêlant la technique traditionnelle de tissage à la griffe de chacun de ces artistes, One Carpet Love a permis à chacun d'entre eux d'évoquer une facette de la société libanaise.



Les tapis de designer chez Iwan Maktabi.



« Ants and Plants » de Nada Debs.



La keffieh de Salim al-Kadi.



Les chaises de Georges Mohasseb, Carla Baz et Gregory Gatsleria.



Les broderies de Salim Azzam.

Œuvres sur papier

Au (sur)lendemain de Caline Aoun

Dans notre édition du samedi 28 mai, une œuvre de l'artiste réalisée avec une image prise à partir d'un découpage de « L'Orient-Le Jour »...



Caline Aoun (née en 1983 à Beyrouth) travaille dans le cadre de l'urbanisme, de l'architecture et celui des images imprimées et numériques. Son but est de produire des œuvres qui changent, qui relèvent ou atténuent l'ordre et le bruit de notre entourage. Ceci est réalisé à travers une série d'expérimentations matérielles très poussées et mesurées.

En effet, les infrastructures qui nous entourent ainsi que l'ordre psychique qu'elles produisent sont tous soumis à une perturbation matérielle dans ces œuvres. Ainsi, elles nous poussent à envisager différemment l'espace urbain grâce à ses objets ou à ses images présentés et dont les matériaux sont transformés ou inventés.

L'image présentée dans L'Orient-Le Jour du samedi 28 mai est un produit relié à une série d'œuvres. Celles-ci explorent les structures qui définissent plus ou moins le sens et l'organisation des images, sans refléter ces structures au sens littéral. L'artiste n'est pas préoccupée par l'artificialisation ou la dé-contextualisation d'une structure organisationnelle et préexistante dans sa forme statique. Elle est plutôt préoccupée par la circulation

matérielle d'une image et par les contingences produites par cette circulation. Par exemple, si nous considérons une image présentée sur un grand panneau publicitaire ; que celle-ci existe dans un fichier numérique, ou qu'elle soit sur un petit papier photographique, il ne s'agit plus, pour l'artiste, de la même image. Pour elle, c'est justement cette différence matérielle dans l'image et dans la procédure de sa fabrication qui génère ses œuvres et qui leur fournit un nouveau sens.

Dans notre édition du samedi 28, Caline Aoun est intervenue avec Au Lendemain, une image prise à partir d'un découpage de L'Orient-Le Jour. Ce minuscule morceau de journal, tiré de son contexte original, a été scanné et imprimé à plusieurs reprises – avec une imprimante presque vide de son encre – jusqu'à ce que l'image atteigne une taille relativement grande. Le résultat est une image épuisée, signe d'un monde saturé d'images de médias. Le mot retenu, Au Lendemain, fait référence au cycle d'une journée qui rythme la vie d'un journal quotidien ainsi qu'à la notion de renouvellement qui promet de jours meilleurs.

Dans un monde qui vi

re de plus en plus vers la production et la présentation de l'image numérique, Caline Aoun exploite dans Au Lendemain les réalités matérielles de l'image – existantes dans sa production mécanique ou numérique, et dans sa distribution physique ou virtuelle – ainsi pour trouver un moyen de produire une œuvre et d'en créer un nouveau sens. Elle affirme et définit alors les images comme des objets qui font partie d'un système actif où leur sens devient inséparable de leurs réalités matérielles.

Rappelons qu'au Lendemain s'inscrit dans le cadre d'Œuvres sur papier, un projet de l'Association pour la promotion et l'exposition des arts au Liban (Apeal), avec la contribution de Temporary Art Platform (TAP) pour le programme Musée en devenir.

Douze artistes contemporains libanais ont ainsi été commandités pour intervenir chacun à sa façon dans quatre journaux de la presse libanaise : al-Akbar, as-Safir, The Daily Star et L'Orient-Le Jour. Au Lendemain survient après Sirine Fattouh qui avait présenté son œuvre intitulée Avis dans l'édition du samedi 30 avril.

Exposition

Les Coccinelles immobiles



Coccinelle de Jean Michel Vinay.

Jean-Michel Vinay photographie et expose la mythique Coccinelle à Verdun jusqu'au 15 juillet, dans une galerie alternative placée au-dessus du showroom Volkswagen. Chaque image est un tableau où les voitures semblent faire partie d'une mise en scène orchestrée par le photographe. En harmonie plastique avec les rues, les impasses, les jardins, les voitures sont immobiles,

sagement alignées, et leurs palettes de tons s'accordent – peut être trop ? – parfaitement avec l'environnement urbain qui les entoure. L'exposition offre à voir des nuances mécaniques et nostalgiques, esthétiquement intéressantes mais parfois répétitives. Les rares silhouettes humaines aperçues sur les clichés ne semblent pas être là par hasard, et leur présence artificielle renforce le

sentiment de contempler un tableau organisé plutôt que la capture éphémère d'un instant fugitif. Cabossées ou neuves, kitsch ou vintage, la colonie de coccinelles présentée dans cette exposition ressemblerait davantage à un cimetière de coléoptères laissés à l'abandon, dont le photographe a réorganisé les carcasses. Pour amateurs du genre...

Mira TFALY